

Evangile de Luc chapitres 14 et 15

GENERALITES

Chapitre 14 : Ce chapitre, qui commence par une guérison, traite de la richesse, et de la manière dont on cherche les honneurs et la reconnaissance des autres. C'est un chapitre qui, par son intransigeance, nous heurte et il est peut-être important de se laisser heurter.

On peut aussi penser que rapporter ces guérisons un jour de Sabbat est un moyen pour Luc de montrer aux convertis non juifs la liberté que Jésus est capable de prendre, voire même les risques qu'il prend pour faire du bien autour de lui. On trouve dans ce chapitre beaucoup de « conseils » qui ont été mis en pratique par ceux que nous appelons les saints.

On peut aussi voir dans ce chapitre comment Jésus regarde autour de lui, comment il s'arrange pour dire les choses sans blesser frontalement : il ne fait pas remarquer à certains convives qu'ils se sont emparés des meilleures places, mais qu'il y a un risque à faire cela.

La suite du chapitre est beaucoup plus « rude » : ne pas inviter des personnes qui peuvent nous « rendre » notre invitation mais remplir sa table de pauvres, et être capable de renoncement, peut nous faire comprendre que nous sommes loin de faire ce que Jésus demande, et que nous ne sommes pas des justes, mais des pécheurs. Or qui dit pécheur, du moins à cette époque là, dit rupture de la relation avec Dieu, et impossibilité d'être sauvé, c'est à dire d'être dans le Royaume, en présence de Dieu, soit après la mort, soit à la fin des temps. Dans cette logique, le chapitre 15, centré sur la miséricorde, prend tout son sens.

Ce chapitre 15 qui, rappelons le, s'adresse d'abord aux Pharisiens, ceux qui certes invitent Jésus mais qui sont à l'affût de tout ce qui leur permettrait de le lapider, est donc centré sur la miséricorde. Ce chapitre regroupe la parabole de la brebis perdue, de la drachme qui égarée dans un recoin de la maison, et du fils qui veut faire sa vie. Le chapitre 16 sera centré sur la thématique de l'argent.

Il est possible de penser que le groupe des Pharisiens, qui sont des observants de la loi, se considèrent comme concernés par les bénédictions du chapitre 28 du Deutéronome : « Si tu obéis à la loi du Seigneur ton Dieu, en gardant et en pratiquant tous ces commandements que je te prescris aujourd'hui, le Seigneur ton Dieu t'élèvera au dessus de toutes les nations de la terre. Toutes les bénédictions que voici t'adviendront et t'atteindront ; car tu as obéi à la voix du Seigneur ton Dieu... ». La série des bénédictions promises est liée à la richesse. Que les Pharisiens soient nantis leur paraît donc normal dans cette logique.

Mais si on prend le chapitre 30 de ce même Deutéronome, il est question certes d'obéissance à la loi, mais surtout de circoncision du cœur, et il semble bien que ce soit ce point que Jésus reproche à ceux qui l'écoutent et veulent le prendre en défaut. Le fait que les Béatitudes de Luc commencent par « Bienheureux les pauvres » montre qu'une inversion est possible.

ANALYSE

Chapitre 14

Versets 1-6 : Le regard de Jésus sur un homme : une guérison

Versets 1-2. Luc plante le décor de ce qui va suivre : un jour de sabbat, jour où les Pharisiens tiennent table ouverte (ce qui en soi est beau), mais jour qui n'est pas pour eux un jour de repos de cœur, mais de calculs : comment faire tomber cet homme. Jésus, lui, découvre un homme malade : son regard est autre.

Versets 3-4. Jésus prend la parole, et pose une question à ces hommes qui connaissent la Loi : « Est-il permis, oui ou non, de guérir le jour du Sabbat ? ». Personne ne

répond, car il n'y a pas dans les écritures de réponse à cette question, mais cela montre combien les Pharisiens sont empêtrés dans leur savoir. Au lieu d'ouvrir les yeux sur cette personne malade, et de répondre que l'important c'est la guérison, ils n'osent pas dire ce qu'ils pensent au fond d'eux mêmes, et peut-être sont-ils en colère parce que cet homme malade, ce pécheur par conséquent, vient troubler le repas. Pour eux, il n'a pas droit à la guérison. Mais Jésus guérit.

Versets 5-6. Jésus essaie de leur faire entendre que s'ils étaient concernés directement par un accident qui arriverait le jour du sabbat et qui nécessiterait du travail (sortir son âne du puits, ou son fils), ils le feraient.

Versets 7-11. Le regard de Jésus sur la manière dont les invités choisissent leurs places.

Il est intéressant de remarquer que Jésus n'attaque pas frontalement les invités: il parle sous forme de conseil, sur la manière de ne pas ressentir de honte, c'est-à-dire de ne pas devoir changer de place si on a choisi d'emblée la place qui correspond à un « statut élevé », et que l'on risque de perdre si quelqu'un qui a un statut plus élevé arrive pour partager le repas. A partir de là, Jésus propose une manière habituelle d'être : ne pas se mettre en avant. Et le conseil donné sera : « Quiconque s'élève lui-même sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé ». Il s'agit là certes d'une phrase qui nous concerne, mais elle le concerne, Lui, Jésus, car pour les Pharisiens il est normal qu'il soit abaissé, alors que l'abaissement est de son propre choix (Ph 2 : "Lui qui de condition divine..)

Versets 12-14. Le regard de Jésus sur le Pharisien chez lequel il a pris son repas

Le conseil que Jésus donne ici va un peu à l'encontre de la vie sociale, et même de ce qui aujourd'hui nous est plus ou moins inculqué: en principe, il y a une logique du « rendre », de ne pas être en « dette »: par exemple on n'arrive pas les mains vides quand on est invité. Là encore Jésus prend le contre pied. Il demande d'inviter ceux qui justement ne peuvent pas rendre. A la fin des temps, cela sera rendu.

Versets 15-24. Mise en garde de Jésus : si ceux qui sont invités refusent de venir, d'autres prendront leur place et il n'y aura plus de place pour les premiers

Verset 15. Une phrase est prononcée par un des convives, qui semble avoir bien écouté ce que Jésus vient de dire, et prononce une « béatitude » : Heureux celui qui prendra son repas dans le royaume de Dieu. Si l'on suppose que ce personnage pense que lui qui est « juste » prendra son repas dans le Royaume, Jésus propose une mise en garde assez rude, avec une parabole où Dieu (il ne s'agit pas de lui, Jésus) est décrit comme un Dieu assez dur.

Versets 16-20. C'est l'histoire d'un haut personnage qui convie à un festin un certain nombre d'amis; mais il semble que la date et l'heure du repas ne soit pas connue... Il s'agit donc de ne pas oublier cette invitation, malgré la vie de tous les jours. Or les invités, quand l'heure arrive, ont tous des obligations, valables en tant que telles, qui devraient les dispenser de participer au festin. Sauf que le maître ne l'entend pas cette oreille.. C'est donc un avertissement important. Les obligations de l'époque - achat d'un champ, achat de bœufs, mariage,.. - peuvent tout à fait être transposées: Nouvelle maison qu'il faut aménager, voiture qu'il faut essayer, voyage de nocces...

Versets 21-24. La réaction du « Maître » est d'envoyer son serviteur (Jésus ?) pour faire entrer dans la « salle du festin » tous ceux dont on ne s'attend pas à ce qu'ils soient là, que ce soit des estropiés de la vie, des pauvres, ou des personnes qui n'ont jamais entendu jusque là parler de ce Maître. Et ce seront eux qui prendront la place « réservée ». On peut remarquer qu'il y a comme deux vagues pour remplir la salle. La première s'adresse à ceux des villes (ceux qui sont relativement nantis), la seconde à ceux qui sont dehors (le long des clôtures et des haies). Et ce sont ceux là, qui parce qu'ils auront reconnus qu'ils étaient aveugles, qu'ils avaient du mal à marcher, qu'ils étaient indigents, etc. et qui ne pourront jamais « rendre », qui sont les invités.

Versets 25-35. Conseils pour suivre Jésus

Verset 25. Changement de lieu : Jésus reprend certainement sa marche vers Jérusalem, et il y a une « foule » autour de lui. Que cherche cette foule, nous ne le savons pas. Mais ce que va demander Jésus va peut-être en décourager plus d'un. Cela peut évoquer le discours sur le Pain de Vie dans la synagogue de Capharnaüm (Jn 6,60) : « Après l'avoir entendu, beaucoup de disciples dirent : elle est dure cette parole ! Qui peut l'écouter? »

Versets 26-27. Ce que demande Jésus, à savoir que nous le préférerions (le verbe haïr ayant cette signification en hébreu) à tous ceux qui nous sont proches et chers, n'est pas si simple. Quant à porter sa croix, quelle signification cela pouvait-il avoir pour les auditeurs de Jésus? La croix étant un supplice réservé aux esclaves, est-ce que Jésus nous demande une humilité totale - ne jamais se considérer comme quelqu'un de « bien » ? Ou bien veut-il insister sur le fait que comme les esclaves nous ne devons rien posséder, ne rien avoir en propre, pour que lui soit notre force ?

Versets 28-33. Compte tenu de la difficulté du choix, Jésus propose de prendre son temps et de réfléchir. Réfléchir comme quelqu'un qui veut bâtir une maison, mais qui doit « faire ses comptes », réfléchir comme un roi qui veut se battre contre un autre roi et qui doit aussi savoir s'il a en lui les réserves nécessaires pour être vainqueur.

Versets 34-35. La comparaison avec le sel qui donne du goût se trouve aussi chez Matthieu (juste après les Béatitudes) et chez Marc (Mc 9, 50). Il s'agit d'une mise en garde : celui qui veut être disciple ne doit pas s'affadir, sous peine d'être lui aussi mis dehors et de ne pas participer au festin..

Chapitre 15 : les trois paraboles de la miséricorde

Une partie du chapitre précédent s'adressait aux Pharisiens qui se montrent souvent durs et méprisants envers ceux qui sont malades, et qui méprisent Jésus parce qu'il « mange » avec ceux que eux considèrent comme des pécheurs (on pourrait presque dire des intouchables). Jésus va essayer de changer leur regard en leur proposant ces histoires que nous connaissons bien.

Après l'analyse ci-dessous, on trouvera le texte d'un billet de blog récent.

Versets 1-3. Jésus et les Pharisiens

Pour introduire ces « histoires », ces « contes », Luc rappelle l'intransigeance des Pharisiens, qui ont tendance à mépriser les autres, mais aussi Jésus qui se souille - lui qui se dit être un messie - avec tous ces hommes et toutes ces femmes de « petite vie », voire de « mauvaise vie ».

Versets 4-7 La brebis perdue.

Jésus s'adresse directement aux Pharisiens : si l'un d'entre vous a cent brebis (on peut d'ailleurs faire le parallèle avec Lc 14,5 - lequel d'entre vous, si son fils ou son bœuf vient à tomber dans un puits...) ne va-t-il pas abandonner (le terme est très fort, car dans la Bible quand Dieu abandonne son peuple c'est que celui-ci est un peuple de pécheurs dont il se détourne). Il y a une inversion extraordinaire : pour aller chercher la brebis perdue, c'est le « bon » peuple qui doit vivre comme un abandon, car Dieu, comme il l'a fait comprendre par son prophète Ezéchiel, refuse d'abandonner celui qui est à l'ombre de la mort. Et non seulement il va chercher cette brebis, mais ensuite il annonce à ses amis que sa brebis est retrouvée et il n'en reste pas là : il en fait une célébration. On a dans cette parabole une représentation de Dieu qui pouvait choquer encore plus certains Pharisiens. Quel est ce Dieu qui va se « commettre avec les pécheurs » ? Quel est ce Dieu qui se réjouit de la conversion d'un de ses enfants au point de faire la fête avec ses anges dans le ciel ?

Versets 8-10 : la pièce d'argent perdue.

Il nous arrive à tous de perdre dans nos maisons quelque chose d'important. Tous nous pouvons nous imaginer en train de tout retourner. Mais allons-nous ensuite ameuter le quartier pour dire que nous avons retrouvé ce que nous avons perdu ? Ce n'est pas sûr. Ce que Jésus veut faire comprendre, c'est que l'on peut comparer la joie, dans le ciel, à la joie qui peut exister quand une personne qui avait disparu depuis des années est retrouvée! Alors oui, c'est la fête..

Versets 11-33 : Le fils perdu...

Versets 11-13

Mise en place des personnages : un père « riche »; deux fils, un aîné et un cadet, ce dernier étant rebelle et rétif à toute autorité, un peu comme Israël, si on en croit les descriptions faites par Isaïe et les autres prophètes: ce peuple qui oublie son Dieu, qui se « prostitue », puis qui quand il est dans le fond de la misère se tourne vers Dieu, qui lui est toujours là. A la demande du deuxième fils, l'héritage est partagé, mais apparemment l'aîné laisse tout dans les mains de son Père, tandis que le jeune s'en va au loin et dilapide tout dans l'inconduite (comme Israël en liaison avec les pays étrangers).

Versets 14-20

Le récit se centre sur le cadet. Confronté à la famine, n'ayant plus d'argent, un peu comme le peuple dans le désert du temps de Moïse - qui apprend que Dieu seul peut lui donner de l'eau et de la nourriture, il se rend compte que pour sortir de cette épreuve il se doit de refaire le chemin inverse, et de reprendre le chemin de la maison. On ne peut pas parler de remords, mais d'une mise en route vers la vie.

Versets 21-24

Joie du Père qui retrouve son fils et qui, comme dans les paraboles précédentes, fait la fête .

Versets 25-30

Si on admet que le second fils représente les Pharisiens qui pratiquent tout ce qui leur est demandé, on peut comprendre leur colère devant ce Dieu qui fait la fête pour un frère indigne ("ton" fils) alors que eux ne se donnent pas le droit de prendre du bon temps.

La réponse que Jésus met dans la bouche du Père : « tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi » aurait pu être un motif de réjouissance pour les Pharisiens, mais il semble bien que le fils qui les représente reste dans sa colère; et que cette colère là conduira Jésus à la croix.

ANNEXE

Texte sur le blog "Porteuse d'eau"

<http://giboulee.blogspot.fr/2016/09/les-paraboles-de-la-misericorde-luc-15.html>

Si on replace les paraboles dans leur contexte, on sait que Jésus, une fois de plus, est critiqué par les Pharisiens et les scribes car il se souille en partageant le repas de ceux qui sont considérés comme des pécheurs (des impurs). Un « juste » ne devrait pas faire cela, c'est mal. Alors Jésus propose ces trois histoires que nous connaissons bien et qui se centrent toutes sur la joie quand on retrouve ce que l'on a perdu; et ici, ce que Jésus affirme c'est qu'il y a au ciel plus de joie pour un pécheur qui se convertit que pour cent justes qui n'ont pas besoin de conversion.

Ce qui veut dire quand même qu'il existe des justes au regard de Dieu. En d'autres termes Jésus ouvre un pont entre la terre et le ciel; quand un pécheur est sauvé (quand il se convertit) cela procure de la joie dans le ciel, et les anges eux-mêmes se réjouissent.

Alors qui sont-ils, ces Pharisiens qui jugent ? Il est important de ne pas oublier qu'à force d'observer la loi, de la scruter, de la disséquer, de l'analyser, il y a un risque d'en perdre la

« substantifique moelle », de la chosifier, de la rendre lettre morte..

Ce que je veux dire, c'est que ces paraboles prennent beaucoup plus de saveur et de poids si l'on n'oublie pas les destinataires. Car la dernière parabole, celle des deux fils, représente finalement d'une manière simplifiée le « peuple ». Le second fils, représente tous les pécheurs, tous ceux qui simplement parce qu'ils comprennent qu'ils se sont mis dans certaines « galères », parce qu'ils se sont détournés de celui qui donne « la vie, la substance et l'Être » retournent vers lui, pas forcément avec des très beaux et très bons sentiments, découvrent quelqu'un qui les attend, qui se réjouit et qui a souffert de leur absence. Quant au premier fils, il représente tous ces hommes qui se veulent les bons serviteurs, qui travaillent pour leur Maître, qui ne se permettent pas le moindre écart, et qui finalement en veulent à tous ceux qui ne vivent pas comme eux. Et on peut penser que Jésus se désole de cette fermeture. Eux devraient se réjouir de ces pécheurs qui changent de vie, au lieu de leur tourner le dos et tourner aussi le dos à celui qui se dit le Père. Que ce clivage entre pécheurs et scrupuleux nous permette de réfléchir à ce qui en nous relève de ces deux aspects, bien sûr; mais il me semble important de ne pas oublier quels sont les destinataires: si nous sommes devenus des Pharisiens, alors malheur à nous; sauf que nous apprenons que le maître, le Père, est patient.

Je propose, avant de réfléchir à ce que ces paraboles peuvent nous dire du manque et de la perte, de les repenser telles qu'elles ont été dites, c'est à dire pour les Pharisiens qui trouvent que Jésus n'est vraiment pas un « Juif comme il faut », en partageant ses repas avec ceux qui à leurs yeux sont des « pécheurs ».

La première parabole s'adresse directement aux Pharisiens : « Si l'un d'entre vous a cent brebis ». Jésus les compare donc à des bergers, et c'est important si l'on fait référence au texte d'Ezéchiel sur les bergers qui ne s'occupent pas de leurs brebis. Là, Jésus les compare à de bons bergers qui vont à la recherche de leur brebis; qui ne cherchent pas à savoir pourquoi elle s'est sauvée, mais qui veulent la retrouver avant qu'il ne lui arrive du mal. Et le berger fait alors la fête; il devient comme Dieu, qui se réjouit chaque fois qu'un pécheur se convertit. Jésus semble leur dire : vous qui vous réjouissez quand vous avez retrouvé votre brebis, n'êtes vous pas capables de vous réjouir quand un pécheur change de vie (ce que vient de faire Lévi) ?

La seconde parabole, celle de la pièce perdue, enfonce un peu le clou: la pièce d'argent représente le pécheur, mais il s'agit aussi peut-être d'une pièce de la couronne portée par une mariée le jour de ses noces, elle est donc nécessaire et on comprend mieux que la femme cherche, cherche encore, et qu'elle se réjouisse avec ses amies. La pièce retrouvée, c'est le mariage, c'est l'alliance; et cela devrait réjouir les Pharisiens, seulement eux savent avec qui Dieu fait alliance et c'est cela le problème.

Dans la troisième parabole, peut-être que Jésus veut leur faire comprendre qu'ils sont certes le premier fils, mais qu'ils doivent être aussi à l'image du Père: ils ont à attendre tous les jours le retour de ceux qui se sont éloignés au lieu de rester à l'abri de leurs certitudes.

Donc en chacun d'eux, il y a du berger, il y a de la bonne ménagère, il y a du père et il y a du fils.. Et c'est sûrement vrai aussi pour nous. Comment ces parties là de nous réagissent elles quand nous avons perdu quelque chose, ou quand quelque chose ou quelqu'un s'éloigne de nous ? Souvent, quand nous perdons quelque chose, quand un objet disparaît, nous ne sommes pas bien. La perte cela rend malade, et cela peut aussi mettre en colère : pourquoi est-il parti, pourquoi m'a-t-il laissé tomber ?

Alors j'ai eu envie de relire ces histoires en pensant aux personnages mis en scène par Jésus, mais en n'oubliant pas à qui Jésus s'adresse, et à ce qu'il veut faire entendre de ce visage du Père qui semble inconnu.

Il y a d'abord le berger. Pour lui, la journée s'est passée comme d'habitude, mais en comptant ses bêtes, là il y en a une qui manque. Et c'est le coup au cœur, ou coup dans le ventre : elle n'est pas là. Bien sûr on peut imaginer que cette bête là, par définition elle est un peu rétive, un peu pas comme les autres, mais ce n'est pas dit dans le texte ; simplement elle manque à l'appel, et il est normal que le berger parte à sa recherche. C'est son travail de berger. Quand il la retrouve, au bout d'un bon nombre d'heures, comme sa brebis est épuisée parce qu'elle n'a pas mangé, et qu'elle a eu peur, alors il la prend sur ses épaules, et pour avoir vu des moutons, ce n'est pas rien de porter ça sur ses épaules pendant des kilomètres et pendant la nuit. Et il est certain que le berger a envie de fêter cela avec les autres bergers. Peu importe la raison pour laquelle elle est partie. L'important, c'est que le berger qui a vécu la perte de cette bête ne se laisse pas déprimer. Je veux dire qu'il ne se dit pas : tant pis pour elle, c'est de sa faute, on verra bien demain. Le manque le met en route, et c'est cela l'important.

Et nous pouvons alors nous poser cette question : est ce que moi, j'ai envie de me lever, de marcher toute la nuit pour aller vers cette personne que je sais en perdition, qui risque de ne pas rentrer ? Ce qui est important, c'est que cette « figure » renvoie à un personnage actif, qui fait des pieds et des mains pour retrouver sa brebis, parce qu'il sait qu'elle a besoin de lui.

Il y a ensuite la femme qui a perdu sa drachme. Quand on perd ses lunettes, ou son portemonnaie, on se demande où on a bien dû les poser et on cherche, on cherche. Des fois on trouve, des fois on ne trouve pas et c'est le drame. Comme je l'ai dit au début de ce texte, j'ai entendu dire que cette drachme n'est pas n'importe laquelle. Elle fait partie d'une couronne que l'on porte pour des fiançailles ou pour un mariage. Alors si la pièce est perdue, c'est vraiment la catastrophe, car les pièces sont différentes d'une couronne à l'autre. La retrouver c'est vraiment vital. Car que fera ma fille si je ne peux pas lui transmettre cette couronne quand elle va se marier ? Et quand on la retrouve, même si on s'en veut d'avoir été négligent, même si on a l'impression qu'il y a comme cela des objets qui se sauvent tout seuls..., quand on la retrouve enfin c'est le soulagement, car la pièce est restée dans la maison. Et oui, on va le raconter à ses voisins et on fait la fête. Le manque permet ici le nettoyage en grand de la maison, et cela c'est aussi une bonne chose. La joie se comprend. Mais est ce que moi j'ai envie de faire le grand ménage ? Est ce que la perte me met en route, me déplace ? Car là encore, on a une figure active, la femme qui retourne tout parce qu'elle sait que la pièce s'est glissée quelque part dans la maison, et elle n'a de cesse de l'avoir retrouvée. C'est une autre représentation de Dieu, qui ne baisse pas les bras, qui ne se lamente pas, mais qui agit, et qui envoie son fils pour retourner la terre et y retrouver les pièces perdues que sont ses enfants.

Quant au père de la parabole du fils dit prodigue, c'est complexe, parce que lui, non seulement est confronté au manque lié au départ de son fils, mais va être confronté à un autre manque : découvrir que son aîné ne l'aime pas et lui en veut. On peut dire que contrairement aux deux autres paraboles, le père est « passif », il laisse l'autre faire son chemin, il n'est pas « directif », il attend, il est prêt, il accueille. Écoutons le père raconter :

« Moi, j'ai, enfin j'avais deux fils. L'aîné me ressemble, le second c'est le portrait de sa mère et sa mère, elle est morte en le mettant au monde. J'aurais pu prendre une autre femme, je ne l'ai pas fait. Et à mon second, je ne sais rien refuser. Alors le jour où il a demandé sa part d'héritage, j'aurais dû dire non, parce que ce n'était pas juste par rapport à son aîné, mais j'ai cédé et mon fils je l'ai perdu. Il est parti mener grande vie m'a-t-on dit, et puis je n'ai plus eu de nouvelles, et j'attends. Je suis bien sûr qu'il a dû tout dépenser, et j'espère que cela le poussera à revenir vers moi, mais quand ? Je suis un peu comme la mère de Tobit qui attendait tous les jours le retour de son fils. Le mien me manque, mais c'est de ma faute.. Mais comme je voudrais qu'il revienne, qu'il me revienne. L'autre mon aîné, travaille à faire fructifier le sol, mais il ne me parle pas. Il m'en veut d'avoir cédé; mais comment lui expliquer

que sa mère me manque tant, et que maintenant son frère me manque. Lui, il travaille, il ne me demande rien, il vit sa vie et nous sommes l'un à côté de l'autre.

Aujourd'hui, je suis là, et j'attends. Et il me semble bien que mes yeux voient quelqu'un qui arrive vers ma propriété. Peut-être que c'est un journalier qui cherche du travail, peut-être que c'est un démarcheur qui veut me vendre quelque chose: alors ce sera à mon fils de se débrouiller avec. On dirait qu'il a du mal à marcher, il est tout courbé, et pourtant quand je le vois marcher, je reconnais la démarche de mon fils. Alors je cours vers cet homme qui est peut-être un étranger, mais tant pis si je me trompe. Et c'est lui, mais dans quel état... Il n'a que la peau sur les os, il est sale, il est pied nus.. Mais c'est mon fils et il me repousse presque en me disant qu'il a péché contre le ciel et contre moi (comme si je ne le savais pas) qu'il n'est plus digne d'être appelé mon fils (je comprends qu'il soit honteux), et qu'il veut être traité comme un de mes ouvriers (alors là, ça me fait mal, il est mon fils; je comprends qu'il puisse dire cela, mais moi je ne peux pas l'accepter). Plus tard il me dira qu'il y a eu une famine dans la contrée où il était, qu'il en était réduit à garder les porcs d'un de ceux qui l'avaient déplumé au jeu, et qu'il s'était dit que tout compte fait il serait mieux pour lui de revenir, de reconnaître qu'il avait tout loupé, qu'il ne se considérait plus comme mon fils; qu'il me demanderait de l'accueillir comme un serviteur. Alors je l'embrasse, je le prends dans mes bras malgré sa crasse, malgré cette odeur qui l'imprègne, qui fait penser à une odeur de porcs, et dès que nous arrivons à la maison je demande à mes serviteurs d'en faire « un homme » si je puis dire. Je veux qu'il revête une belle tunique, un beau manteau, que ses pieds soient chaussés et même qu'il porte une de mes bagues, car il est mon fils. Et je leur demande de préparer un festin, d'inviter tous nos amis car je suis dans la joie. Il est revenu celui qui était comme perdu.

Et nous avons fait une fête, une vraie fête, et il y avait de la musique, et des amis et de la joie. Et voilà que l'un de mes serviteurs vient me tirer par la manche pour me dire que mon aîné est dehors, qu'il est très en colère, qu'il veut me parler. Et oui, il est très en colère ; Il me reproche de dépenser des sous pour son vaurien de frère, alors que lui il n'a jamais fait la fête avec ses amis. Et là, je n'ai pas compris que lui soit resté comme un petit garçon, qu'il n'ait pas compris que ce qui était à moi était à lui. Je crois que c'est parce que je me suis trop enfermé dans mon chagrin pour m'occuper de lui, pour être avec lui. Il a été comme un intendant, il a fait tout fructifier et moi je ne lui ai jamais dit merci. Seulement aujourd'hui, je ne veux pas qu'il me vole la joie des retrouvailles.

Mais je me lèverai moi aussi, et j'irai vers ce fils, et je lui dirai « prends tout, et sois dans la joie ». Mais lui seul trouvera le moment.

Ce père, qui dans un tableau de Rembrandt est représenté avec deux mains différentes, un main d'homme et une main de femme, est certes le modèle de la miséricorde, et Jésus veut montrer combien Dieu est heureux quand un de ses enfants revient vers lui, mais aussi combien il est difficile de comprendre ce qu'est la miséricorde quand on veut faire de lui un Dieu de justice tel que nous la concevons, ce qui est le cas des Pharisiens auxquels Jésus s'adresse.

Quand, pour accomplir ses dessins, Dieu a besoin d'un homme que lui sait être pécheur, fut-il ou non Pharisien, il sait comment s'y prendre. N'a-t-il pas renversé un certain Saul, pour en faire le témoin de l'amour qu'il nous donne au travers de son fils ?

Publicité !

Une bonne partie du blog "Porteuse d'eau" de Catherine, réorganisé, est paru sous forme de 5 livres chez Amazon.fr, sous ce même titre !